

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LES PARIAS

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Roi et l'Horloger

Série *Trilogie des ombres* :

Dans l'ombre

La Femme de l'ombre

Passage des ombres

Série *Konrad* :

Les Fantômes de Reykjavik

La Pierre du remords

Le Mur des silences

ARNALDUR INDRIDASON

LES PARIAS

Traduit de l'islandais
par Éric Boury



Titre original : *Kyrrþey*

© Arnaldur Indriðason, 2022.

Published by agreement with Forlagið,
www.forlagid.is

© Éditions Métailié, Paris, 2024
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0731-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

1

Le jour de ses neuf ans, le père de Konrad lui avait une fois encore reproché ses questions idiotes. L'enfant avait eu le temps de comprendre bien des choses pendant sa courte vie. Certaines étaient plutôt simples à assimiler, d'autres lui avaient été inculquées par l'expérience.

La journée ne s'était accompagnée d'aucune réjouissance. Son père n'avait rien fait pour la célébrer. C'était un jour comme les autres. Seppi avait oublié l'anniversaire de son fils. À croire qu'il n'en avait jamais connu la date. Ce samedi-là, vers midi, il avait entendu frapper à la porte de son appartement, il était allé ouvrir et avait découvert Addy, son ancienne belle-sœur, la tante de Konrad du côté de sa mère, avec un gâteau au chocolat qu'elle avait préparé pour l'occasion et, coincé sous son bras, un paquet

que la mère du petit avait envoyé depuis les fjords de l'Est. Addy avait toisé Seppi avec un franc mépris.

– Toutes mes félicitations au jeune homme ! s'était-elle exclamée en tirant sur sa Camel.

Elle était si maigre qu'on pouvait lui compter les côtes.

– Au jeune homme ? Lequel ? avait rétorqué Seppi.

– Enfin, à Konrad ! Comment ça, lequel ? ! C'est son anniversaire ! Tu n'es pas au courant ? !

– Putain, de quoi je me mêle ? avait tonné le père.

Il n'avait pas assez dormi, sa voix était rauque après une nuit difficile.

– Où est Konrad ?

Seppi avait regardé le paquet.

– C'est sa mère qui lui envoie ça ?

L'enfant était alors apparu derrière lui.

– Bonjour, mon chéri, joyeux anniversaire ! Neuf ans aujourd'hui ! Te voilà devenu un grand et beau garçon !

– N’essaie pas de te le mettre dans la poche, l’avait mise en garde Seppi.

Konrad se taisait. Il avait regardé tour à tour les deux adultes et attrapé le paquet. Addy avait expliqué que c’était sa mère qui le lui envoyait. Elle l’embrassait très fort. Elle était vraiment désolée de ne pas pouvoir venir à Reykjavik pour lui souhaiter son anniversaire, et elle espérait qu’ils se reverraient bientôt.

Konrad aurait voulu lui répondre, mais ne sachant pas quoi dire, il avait gardé le silence jusqu’au moment où son père avait décidé qu’il en avait assez et claqué la porte au nez de la tante. Il avait poussé son fils vers l’intérieur de l’appartement d’un geste si brusque que l’enfant avait trébuché. Sur quoi, il était retourné s’allonger sur son canapé en marmonnant que cette engeance n’avait qu’à s’occuper de ses oignons, et n’avait pas tardé à se rendormir.

Le petit avait posé le paquet sur la table de la cuisine et coupé à l’aide d’un couteau la ficelle qui l’enveloppait. Il y avait trouvé une

lettre adressée à "Konrad, pour tes 9 ans", écrite en gros caractères faciles à déchiffrer. "Joyeux anniversaire, tu me manques tant. Ta maman dans l'Est." Sa sœur Beta l'embrassait, toutes deux avaient tellement hâte de le revoir, même s'il allait falloir être patient, en tout cas sa mère espérait que son petit garçon chéri allait bien.

La boîte contenait aussi un beau gilet bleu qu'elle avait tricoté, imprégné de la douce odeur des deux barres de chocolat, des bâtons de sucre d'orge et des caramels qui l'attendaient sous le tricot, avec un canif à manche en bois et un livre intitulé *Le Mystère de l'île verte*.

Konrad était trop jeune pour s'en rendre compte, mais ces cadeaux étaient aussi chargés de mauvaise conscience. Sa mère avait supplié Seppi de la laisser emmener son fils lorsqu'elle avait quitté le foyer familial. Elle manquait beaucoup au petit garçon qui espérait qu'elle reviendrait à la maison, mais elle n'abordait pas le sujet dans sa lettre. Il avait beau essayer de la comprendre, il ne

pouvait pas s'empêcher de lui en vouloir. Il avait plus d'une fois vu son père lever la main sur elle. Il l'avait plus d'une fois entendu dire que jamais il ne la laisserait l'emmener. Jamais !

– Elle essaie de t'embobiner ? s'était inquiété Seppi plus tard dans la journée en examinant le contenu du paquet.

Il avait avalé une rasade d'alcool pour mieux se réveiller, pris un caramel qu'il avait enfourné et attrapé une des barres de chocolat comme un percepteur véreux. Puis il avait regardé le gilet, hoché la tête d'un air approbateur et sorti de sa poche cinq couronnes qu'il avait tendues à Konrad. C'était son cadeau d'anniversaire.

– Les hommes avec qui tu as joué cette nuit, c'était qui ? avait dit l'enfant en levant les yeux du *Mystère de l'île verte*.

– Tu ne dormais pas ?

– Ils sont intéressants ?

Son père ne lui avait pas répondu.

– Pourquoi on te surnomme Seppi ? avait demandé Konrad, qui ne s'adressait jamais à

lui par ce surnom servant d'ordinaire à désigner un chien.

Il avait posé cette question avec autant de candeur que le coup qui avait suivi était violent. La main de son père s'était abattue avec une telle brutalité sur son visage qu'il avait saigné du nez. Il était tombé de la chaise de la cuisine et s'était cogné l'arrière de la tête contre le mur.

— Arrête avec tes questions idiotes ! avait érupté son père.

Avec l'expérience, Konrad avait appris à ne pas poser de questions idiotes même si pas mal de choses éveillaient sa curiosité. La nuit précédente, il avait entendu à travers la cloison peu épaisse les voix des compagnons de jeu de son père lui ordonner de "se dépêcher d'aller me chercher ça, Seppi, et de remplir mon verre, Seppi". Ils s'étaient adressés à lui comme s'il était leur chien, comme à un moins que rien. Certains de ces types avaient trouvé ça drôle, ils avaient éclaté de rire. Seppi n'avait rien répondu, il ne s'était

pas non plus mis en colère, à la grande surprise de son fils.

D'où la question de Konrad. Ce n'était hélas pas simple de savoir comment se comporter face à cet homme dont la manière d'agir n'était pas nouvelle. Ce n'était pas la première fois qu'il ordonnait à Konrad de lui épargner ses questions stupides et qu'il lui répondait par une gifle ou pire encore. Il avait la main leste. Ses réactions imprévisibles laissaient souvent son fils désespéré. Ce jour-là, Konrad n'avait pas compris en quoi sa question était bête. Tout dépendait de l'humeur de Seppi sur le moment.

Au fil du temps, Konrad avait compris qu'il valait mieux garder le silence. Il se contentait souvent de hausser les épaules quand son père lui demandait pourquoi il était toujours tellement taciturne.

2

Il s'installa plus confortablement dans le fauteuil de jardin et prit une gorgée de thé glacé. Apparemment, il allait bientôt devoir prendre sa prochaine dose. Il regarda la pelouse, la piscine vide, la végétation qui souffrait. La sécheresse s'éternisait, les autorités avaient donné l'ordre à la population d'économiser l'eau.

Il s'était toujours plu ici et n'avait pas envie de vivre ailleurs. Le soleil n'était plus au zénith, l'heure la plus chaude était passée, c'était une chaleur sèche, moins désagréable et moins lourde que celle des pays au climat humide. Il aimait bien les gens du cru. Ses voisins étaient adorables, ils lui posaient parfois des questions sur l'Islande car ils avaient envie d'y aller après avoir entendu tellement de bien sur la pureté de son air et la beauté de sa nature. Ils avaient également eu vent

du coût exorbitant de la vie, ajoutaient-ils parfois dans un rire.

Il lui arrivait de croiser quelques Islandais, leur nombre s'était accru depuis quelques années. Ils appréciaient la douceur du climat et les terrains de golf, et venaient passer quelques mois au plus noir de l'hiver dans des maisons qu'ils louaient ou dont ils étaient propriétaires. Les plus âgés avaient envie de chaleur. Il entretenait peu de rapports avec ses compatriotes, il n'en avait jamais eu envie et ne prenait jamais l'initiative de les contacter. Certains avaient compris à l'entendre parler qu'il vivait ici depuis longtemps, ils lui demandaient s'il pouvait les aider à trouver un logement convenable, leur recommander de bons restaurants, enfin, ce genre de choses.

L'Islande lui manquait de temps à autre, il rêvait d'aller y passer quelques jours. Il était parfois nostalgique des printemps islandais, de la clarté éternelle des journées d'été. Il savait qu'il ne pourrait plus y retourner. Les médecins lui donnaient

quelques mois et il voulait en profiter tranquillement avec Ray.

L'adorable Ray, originaire de l'Arizona.

Tous deux avaient travaillé dans la même compagnie aérienne quand ils étaient jeunes et ils avaient emménagé ensemble à une époque où les gens voyaient encore d'un mauvais œil ce type de relations et où la lutte pour l'égalité des droits en était à ses balbutiements. Puis la société avait évolué, elle était devenue plus tolérante et les préjugés avaient pour ainsi dire disparu. Tout le monde s'en fichait.

Il tendit la main vers son thé glacé et pensa à ce qu'il devait faire, à ce qu'il considérait être son devoir. Il s'en voulait depuis longtemps de ne pas avoir été tout à fait honnête avec Ray. Il redoutait la réaction de l'homme qu'il aimait, mais depuis que le temps lui était compté, depuis le verdict des médecins, le besoin de tout raconter à son ami se faisait toujours plus pressant. La chose le hantait depuis des années. Pas une seule journée ne s'était écoulée sans qu'il y

pense. Sans qu'il pense à la douleur qu'il avait causée. Aux erreurs qu'il avait commises. Au silence dans lequel il s'était muré.

Il n'avait jamais osé en souffler mot à son compagnon depuis toutes ces années qu'ils vivaient sous le même toit. Il ne s'en était tout simplement pas senti la force. Désormais, il voulait tout lui raconter, avant qu'il ne soit trop tard. Il fallait que Ray soit au courant de cette histoire. Il lui ferait promettre de n'en parler à personne jusqu'au terme de sa maladie. Ensuite, ce serait à Ray de décider de ce qu'il ferait.

Quelle chaleur !

Il approcha son verre de thé glacé de son visage et sentit la fraîcheur sur son front.

Non, il ne pouvait pas se taire plus longtemps.